EISSN 2260-5029

Synergies Algérie nº 33 – 2025 p. 219-232

Du « je » autofictionnel au « je » universel : *Dis-moi pour qui j'existe ?* d'Abdourahman Waberi

Lamia Mecheri
Laboratoire Interdisciplinaire de Pédagogie et de Didactique (LIPED)
Université Badji Mokhtar Annaba
12, P.O. Box, 23000 Annaba, Algérie
lamia.mecheri@univ-annaba.dz
https://orcid.org/0000-0001-9570-3224

Reçu le 17-08-2025 / Évalué le 15-09-2025 / Accepté le 01-11-2025

Résumé
L'analyse du passage du « je » autofictionnel au « je » universel dans le roman *Dis-moi pour qui j'existe ?* (2022) d'Abdourahman Waberi met en évidence la manière dont une expérience intime acquiert une portée collective et réflexive. À travers la relation entre un père vulnérable et sa fille atteinte d'une maladie mystérieuse, le récit montre comment l'épreuve personnelle devient le point de départ d'une quête identitaire et d'un renouvellement du lien filial, tout en interrogeant les formes de transmission et les fragilités de l'existence humaine. L'échange épistolaire entre les deux protagonistes, empreint de confidences et de tensions émotionnelles, ouvre sur une réflexion sur l'exil, la mémoire et les blessures du passé qui surgissent sans cesse. Mobilisant l'approche géophilosophique telle que développée par Deleuze et Guattari, cette étude souligne que le texte, inscrit dans une littérature-pansement, constitue un espace symbolique de médiation entre histoire individuelle et mémoire collective, tout en révélant comment la fiction peut transformer la douleur personnelle en expérience universelle.

Mots-clés : « je » autofictionnel, « je » universel, récit littéraire, théorie géophilosophique

من "أنا" السرد الذاتي إلى "أنا" الكوني: *Dis-moi pour qui j'existe ?* لعبد الرحمن وابري

ملخص
تحليل الانتقال من "أنا" السيرة الذاتية إلى "أنا" الشامل في رواية *Dis-moi pour qui j'existe ?* (2022) لعبد الرحمن وبري يبرز الطريقة التي تتحول بها التجربة الحميمة إلى معنى جماعي وتأملي. من خلال العلاقة بين أب ضعيف وابنته المصابة بمرض غامض، يظهر السرد كيف تتحول المحنة الشخصية إلى نقطة انطلاق لبحث هوية وتجديد العلاقة الأبوية، مع طرح تساؤلات حول أشكال النقل والهشاشة في الوجود البشري. التبادل الرسائلي بين الشخصيتين الرئيسيتين، المليء بالاعترافات والتوترات العاطفية، يفتح أفقاً للتفكير في المنفى والذاكرة وجراح الماضي التي تظهر باستمرار. مستفيداً من النهج الجيوفلسفي كما طوره ديليوز وغاتاري، تؤكد هذه الدراسة أن النص، المدرج في أدبءلاصق، يشكل فضاء رمزياً للوساطة بين التاريخ الفردي والذاكرة الجماعية، وفي الوقت نفسه يكشف كيف يمكن للخيال تحويل الألم الشخصي إلى تجربة عالمية.

الكلمات المفتاحية: «أنا» مؤلف ذاتي، «أنا» عالمي، قصة أدبية، نظرية جغرافية فلسفية.

From the autofictional "I" to the universal "I": *Dis-moi pour qui j'existe* ?
by Abdourahman Waberi

Abstract
The analysis of the passage from the autofictional 'I' to the universal 'I' in Abdourahman Waberi's novel *Tell Me Who I Exist For?* (2022) highlights how an intimate experience acquires a collective and reflective significance. Through the relationship between a vulnerable father and his daughter suffering from a mysterious illness, the narrative shows how personal hardship becomes the starting point of an identity quest and a renewal of the filial bond, while questioning the forms of transmission and the fragilities of human existence. The epistolary exchange between the two protagonists, filled with confidences and emotional tensions, opens up a reflection on exile, memory, and the wounds of the past that constantly resurface. Mobilizing the geophilosophical approach as developed by Deleuze and Guattari, this study emphasizes that the text, situated within bandage-literature, constitutes a symbolic space of mediation between individual history and collective memory, while revealing how fiction can transform personal pain into universal experience.

Keywords: "I" autofictional, "I" universal, literary narrative, geophilosophical theory

Nous ne voyons jamais les choses telles qu'elles sont,
nous les voyons telles que nous sommes.
Anaïs Nin, *Journal* (1931-1934).

Introduction

Le roman *Dis-moi pour qui j'existe ?* (2022) d'Abdourahman Waberi retrace le parcours d'Aden, un père comblé et un professeur épanoui qui enseigne les études romanes à l'université de George Washington, aux États-Unis. Or, sa vie bascule lorsque sa fille, Béa, tombe malade de façon soudaine. En effet, cette dernière est atteinte d'une pathologie inconnue qui réveille les souvenirs de son propre père, des souvenirs liés à des souffrances du passé, notamment son handicap, puisque lui aussi a été malade durant son enfance. C'est pourquoi il décide de s'en ouvrir à Béa. En effet, le père maintient le contact avec sa fille, éloignée qui se soigne à l'étranger, en communiquant avec elle, chaque jour, par téléphone et par lettre. Ainsi, la relation complexe père-fille, inspirée de la biographie de l'auteur et marquée par des émotions et des tensions profondes, est un moyen, pour le romancier, de dévoiler ses expériences personnelles, où

s'entremêlent réflexions intimes et défis personnels, petite et grande Histoire, réalité et fiction. Le roman dépasse le cadre d'une expérience personnelle, en explorant la manière dont les événements intimes peuvent résonner au-delà du vécu individuel et toucher des questions universelles liées à la mémoire, à l'identité et aux relations familiales. Il invite également à une lecture approfondie de la construction du « je » dans le récit, en montrant comment l'expérience singulière du protagoniste peut dialoguer avec des enjeux plus vastes liés à l'histoire et à la mémoire collective.

Ainsi, en choisissant la géophilosophie de Deleuze et Guattari comme cadre d'analyse, nous nous proposons de répondre aux interrogations suivantes : comment la relation compliquée entre le protagoniste et sa fille influence-t-elle la construction du « je » autofictionnel dans le récit et en quoi cette interaction permet-elle de lever le voile sur les bribes biographiques de l'auteur ? Comment le récit personnel du narrateur transforme-t-il le roman d'Abdourahman Waberi en un texte dominé par un « je » universel engageant le lecteur sur des réflexions relatives aux expériences humaines et aussi aux réalités collectives ?

Nous supposons que la relation intime entre le père et la fille agit comme un moteur de transformation du « je » autofictionnel en « je » universel, permettant au récit de transcender l'expérience personnelle pour en atteindre une portée collective et existentielle.

L'objectif de cette étude est d'examiner les procédés narratifs et stylistiques par lesquels Abdourahman Waberi construit la relation père-fille dans *Dis-moi pour qui j'existe ?*. Elle se propose également d'analyser comment ces procédés structurent le récit et articulent les différentes voix narratives, tout en mettant en évidence les mécanismes qui relient l'expérience intime aux dimensions plus larges de l'histoire et de la mémoire.

1. Du « je » autofictionnel…

Pour analyser le roman *Dis-moi pour qui j'existe ?* nous allons établir le cadre théorique de notre étude, en nous appuyant sur la géophilosophie de Deleuze et Guattari, mentionnée plus haut, s'intéressant à des concepts :

> *[…] qui ne sont ni proprement philosophiques, ni proprement géographiques, jusqu'à mettre une étrange proximité entre le registre de l'espace et celui du concept. Il s'agit plutôt de créer une rencontre ou une déterritorialisation entre géographie, topologie et philosophie, de s'efforcer de penser la présence d'une spatialité, d'une extension et d'une extériorité, des questions de limites de frontière et de territoire au sein même de la pensée*. (Deleuze, Guattari, 2012 : 12-13).

Dans les études littéraires, il convient de souligner que l'un des objectifs de l'approche de Deleuze et Guattari est d'examiner la manière dont les représentations géographiques et les espaces structurent les trames narratives des récits et comment elles influencent les plumes des auteurs, en leur offrant une solide interprétation, à la fois symbolique et philosophique. De cette façon, l'écriture littéraire s'engage dans un mouvement deleuzien de *reterritorialisation*, car « […] c'est tout simple, écrire. Ou bien c'est une manière de se re-territorialiser » (Deleuze, 1996 : 89).

Dès lors, le recours à la méthode deleuzienne nous permet de donner un sens profond au roman d'Abdourahaman Waberi et aussi de mieux saisir les (en) jeux du « je », autofictionnel et universel. Dans la première partie, nous nous servons du concept de la *reterritorialisation* qui, dans l'approche géophilosophique, est en relation avec le territoire. Contrairement à la *déterritorialisation*, et nous y revenons ultérieurement, ce concept ne concerne pas un processus par lequel des éléments se détachent et se déracinent de leur territoire. Mais, au contraire, il s'intéresse plutôt à l'examen du mouvement à travers lequel des éléments se réintègrent dans de nouveaux territoires. Autrement dit, ce qui a été déraciné se ré-ancre dans un nouvel espace. Ainsi, prise dans un cadre métaphorique puisque « N'importe quoi peut faire office de reterritorialisation, c'est-à-dire « valoir pour » le territoire perdu […] » (Deleuze, Guattari, 2012 : 634), la *reterritorialisation*, dans notre contexte, concerne l'écriture en mettant l'accent sur la manière dont la plume nostalgique d'Abdourahman Waberi réintroduit des éléments biographiques et culturels en relation avec son pays d'origine, en les replaçant dans un espace fictionnel inédit, c'est-à-dire le roman *Dis-moi pour qui j'existe ?* Le but est de renouer avec sa terre natale perdue, Djibouti, en exprimant un attachement profond à un pays désormais disparu, à un territoire-souvenir qui ne renaît que dans l'œuvre

de l'auteur. De cette façon, le concept de la *reterritorialisation* prend forme dans le texte à travers un « je » autofictionnel, à la croisée de la réalité et de la fiction. Cet attachement émotionnel au pays d'origine, à la fois familier et distant, devient possible par le biais d'une écriture *reterritorialisante* permettant au romancier de re-trouver symboliquement le pays de ses ancêtres en pleine mutation en raison des agitations, entre autres politiques et sociales, qui le secouent depuis des décennies.

Ainsi, dès les premières lignes, le lecteur se trouve confronté à une scène emblématique qui, pourtant, fait partie du quotidien de n'importe quel père accompagnant sa jeune fille à l'école. Cependant, tout bascule lorsque, un jour, poussée par la curiosité, Béa, une fillette de six ans malicieuse, interpelle son père Aden, en route vers l'école, en lui posant une question pertinente et cruciale relative à sa démarche : « Dis, papa, pourquoi tu danses quand tu marches ? » (Waberi, 2022 : 15). Cette interrogation qui, a priori, paraît simple et innocente – *d'autres diraient* « qui tue » (Mbaye, 2024) –, est, en fait, délicate et chargée d'une cruauté implicite, car elle touche à des aspects plus sensibles de l'identité et de la condition de son père. Elle nous rappelle une question similaire posée par un autre enfant, issu d'un mariage mixte, à son père ; le contexte est bien sûr quelque peu différent. Il s'agit de l'auteur Ndongo Mbaye et de sa femme qui sont aussi confrontés presque à la même situation lorsque leur fils tente de comprendre son identité et celle de sa famille. En fait, le jeune enfant formule une question, violente et innocente, à son père, en se référant à la nuance de sa peau. C'est une interrogation qui s'inscrit dans la mouvance même de celle posée par Béa. En effet, l'enfant métis remarque des différences physiques de son père, de sa mère et de lui-même, en comparant la couleur de leurs peaux à des éléments qui lui sont familiers, en l'occurrence quelques aliments à l'instar du café et autre. À ce propos, le poète-écrivain Ndongo Mbaye précise :

> *Les questions des enfants sont terribles, puissantes et poétiques, en ce qu'elles portent toujours une certaine cruauté de l'innocence. […] Car, que peut et doit répondre un père handicapé à sa fille de six ans, toute guillerette, intelligente, qui, sur le chemin de l'école maternelle, après moult hésitations, lui pose la question, fatidique, d'autres diraient « qui tue » : « Papa, pourquoi tu danses quand tu marches ? ». […] Cette question, chargée de toute la violence que peut revêtir la parole de l'enfant, me renvoie à celle qui, un jour,*

> *il y a de cela plus de vingt ans, m'a été posée par mes deux enfants métis, en France, avec leurs yeux de merlans frits : « Papa, pourquoi tu es café (noir), maman vanille (blanche), et nous caramel (métis) ? […] Que répondre à cette question brute, naturelle, ma femme et moi ? Même embarrassés, pris de court, il faut répondre… c'est ainsi que vont les questions des enfants*. (*Ibid*.)

Les deux interrogations, énoncées par les deux enfants, paraissent, à première vue, comme de simples interrogations, mais au fond, elles sont significatives, philosophiques et existentielles, car elles sont chargées d'émotion. Pour revenir au contexte du roman et à la question complexe et profonde de Béa, le narrateur-protagoniste, dont le parcours rappelle celui de l'auteur lui-même, se voit forcé, en quelque sorte, de remonter le temps pour répondre et expliquer sa situation de handicap. Un enfant de six ans passe par un processus de développement cognitif, émotionnel et social tel que développé par les psychanalystes et les psychologues, en l'occurrence Jean Piaget. Selon ce dernier, l'enfant traverse une étape dite de « […] préparation et de mise en place des opérations concrètes » (So, 2023), puisqu'il commence à penser de façon logique et structurée sur des situations réelles. En effet, cet âge marque la phase de compréhension de n'importe quel enfant, se sentant obligé d'appréhender son entourage pour mieux s'adapter et surtout maîtriser son environnement.

En ce qui concerne le récit d'Abdourahman Waberi, nous pouvons avancer que la réponse formulée par Aden à sa fille ranime de vieux souvenirs, enfouis, liés à son enfance, mais aussi à la mémoire individuelle et collective, en le renvoyant symboliquement chez lui, ou mieux en le *reterritorialisant*, à Djibouti : « Le père ne peut pas se dérober. Il faut raconter ce qui est arrivé à ses jambes, réveiller les souvenirs, retourner à Djibouti, au quartier du Château d'Eau au pays de l'enfance » (Waberi, 2022 : 169), révèle le narrateur. Il décide alors de tout expliquer à Béa pour qu'elle comprenne sa condition, car cette question innocente et intrigante lève le voile sur un élément identitaire du père, dans un contexte fictif, considéré comme le facteur déclencheur du « je » autofictionnel, ainsi que des zones d'ombres qu'il convient de clarifier. De fait, il est conscient que son handicap est manifeste et pourrait susciter des interrogations ou des jugements de la part d'autrui. Cela dit, tout commence par un événement majeur ayant marqué le père Aden, qui reflète l'expérience personnelle du

romancier. Le narrateur, étant enfant, est atteint d'une maladie, la poliomyélite, qui le rend handicapé. Cette paralysie partielle a eu un impact sur sa vie, physique et identitaire, comme le montre le passage suivant :

> *À sept ans, j'ai contracté la polio qui a posé son empreinte sur mon corps. Elle a flétri ma jambe droite. Pire, elle m'a imposé une claudication. Les plus gentils disent que je marche en chaloupant. Les plus poétiques soulignent que je danse quand je marche. Chaque pas est une aventure, un saut dans l'inconnu. Il peut m'envoyer dans les airs ou me faire mordre la poussière. Longtemps, j'ai minimisé ou nié ce handicap. En vain, car ma différence ne pouvait échapper aux plus attentifs. Un sourire moqueur aux lèvres, ils me jaugeaient de la tête aux pieds, contrairement aux étourdis qui, eux, n'avaient remarqué ni ma jambe folle ni ma claudication. […] ils me posaient la question : (« on dirait que tu boites aujourd'hui ? »). […] Ils ne savent pas combien cette fichue maladie a fait de moi un homme troublé, toujours entre deux colères, à deux doigts de s'enflammer comme un brandon puis de s'éteindre comme un fétu de paille. Longtemps, j'ai fermé les yeux sur ma différence, puis un jour j'en ai eu marre de mourir à petit feu. Il m'a fallu prendre le taureau par les cornes. Visage ferme, mâchoire serrée, j'ai affronté mes démons. Rééduqué mon enfant intérieur. Avec le temps, la douleur s'est mue en habitude, la colère s'est peu à peu évanouie. La douceur a pointé le bout de son nez, puis le reste son minois*. (*Ibid*. p.10).

En somme, cet extrait, ponctué de métaphores significatives, illustre de manière frappante la construction du je « autofictionnel », en faisant allusion à un épisode vécu par le romancier. Il offre une réflexion introspective, en montrant comment la polio impacte la vie d'un individu en le transformant et en façonnant sa vision du monde intérieur et extérieur. D'ailleurs, l'utilisation de la première personne renforce la dimension personnelle et subjective du texte narratif, en offrant une réflexion profonde sur l'identité du narrateur, influencée par un événement marquant. Ce dernier finit par accepter sa condition en la normalisant et en qualifiant sa démarche de danse ; cela apporte au récit une touche artistique et poétique, mais surtout semble traduire une forme de réconciliation du personnage principal avec son handicap, en permettant au lecteur de le voir d'une manière valorisante : « Je suis aujourd'hui un homme qui danse. Juste un homme qui danse à chaque pas, avec une pointe d'élégance dans la hanche. Un homme qui célèbre en soi-même, à chaque occasion, les noces de l'instinct et de la raison » (*Ibid*. p.170), confie Aden.

Prenant la forme d'une confession, de cette manière commence l'histoire du narrateur à sa jeune fille qui lui dit : « Je vais te raconter le pays

de mon enfance. » (*Ibid*. p.160). Outre le récit de son enfance, faisant partie de sa vie personnelle, Aden, vivant une quête identitaire marquée par l'exil et la recherche de ses racines, se souvient de Djibouti et de son désert – notamment de sa chaleur et de ses couleurs –, et de la vie quotidienne, qui font partie de la culture riche et locale de son pays. Les images emblématiques *reterritorialisent* le narrateur en lui permettant de se reconnecter à ses origines et ainsi re-trouver une partie de lui-même ; mais, il n'est pas possible de tout mentionner, comme le souligne le narrateur : « Je ne t'ai pas tout dit de mon enfance. C'est impossible de tout raconter » (*Ibid*. p.78). Pour donner un sens à la quête du protagoniste, il convient de souligner que la grand-mère surnommée Cochise, ce nom rappelle incontestablement celui d'un chef apache indien, joue un rôle important dans la vie d'Aden en termes de transmission d'héritage culturel, lui permettant de maintenir un lien solide et intime avec ses racines, ses valeurs et ses traditions : « Elle (la grand-mère) était ma bouée et mon ange-gardien » (*Ibid*. p.33), confie-t-il. En outre, cette figure tutélaire et protectrice est considérée comme une gardienne de la mémoire et de l'histoire, personnelle et collective : c'est une manière de replonger le narrateur dans le Djibouti colonial et post-colonial ainsi que dans les événements historiques, politiques, économiques et sociaux.

Cependant, il est question d'un autre événement catalyseur de l'émergence du je « autofictionnel », brouillant les frontières entre le réel et le fictionnel, car « […] ici la narration par un alter ego permet à l'écrivain de reprendre un peu de hauteur avec le présent pour tenter de rationaliser ses affects », précise Kidi Bebey (Bebey, 2022). Il s'agit de la maladie inconnue de Béa. En fait, dès le début du récit, la fillette est malade d'un mal inconnu et qu'elle doit subir un traitement à l'étranger, c'est-à-dire loin de son père. Cet événement bouleversant influence le déroulement de l'intrigue en lui faisant prendre une direction inattendue. Il marque aussi un tournant majeur dans la vie d'Aden puisque la séparation physique et émotionnelle entre les deux personnages incite le père à garder le contact avec sa fille, hospitalisée en France, en compagnie de sa mère, Margherita, au moyen d'une une relation épistolaire et téléphonique : « Chaque jour, nous nous écrivons ou nous discutons au téléphone. Chaque jour le même rituel pour garder un semblant de vie normale » (Waberi, 2022 : 12). Cette relation

complexe s'approfondit au fil du temps en déclenchant une réflexion sur les relations familiales, la quête de sens et de réponses ainsi que la perte des repères face à la souffrance. Elle provoque aussi une introspection sur l'identité du narrateur, en résonance avec ses préoccupations personnelles et ses défis intérieurs, en l'immergeant dans ses réminiscences, liées à son propre handicap et à son passé : « Si j'ai manqué de courage dès que la maladie de Béa s'est installée, c'est que j'ai eu la frousse de revenir sur mon propre passé, mes douleurs […]. Me voici à nouveau esseulé. Ne dialoguant qu'avec moi-même » (*Ibid.* p.11).

Ainsi, le lien émotif entre Béa et Aden, à la fois téléphonique et épistolaire, participe à la construction du « je » autofictionnel, en révélant une dimension plus complexe du roman. Cependant, l'échange épistolaire semble jouer un rôle important dans la transformation du « je » autofictionnel en un « je » universel, tant la richesse des histoires racontées par le narrateur qui dépassent les frontières de l'intime ; nous allons l'étudier dans la seconde partie.

2. … au je « universel »

Pour analyser l'émergence du « je » universel, nous empruntons dans cette partie, le concept de la *déterritorialisation* qui, dans un discours littéraire et donc imagé, désigne le processus par lequel des éléments se détachent et se déracinent de leur territoire de fiction : « La déterritorialisation […] a lieu en ce sens que celle-ci se détache de son espace environnant » (Yin, 2011 : 178). Dans ce contexte, il est question de l'écriture d'Abdourahman Waberi transcendant les frontières géographiques, culturelles et personnelles, pour explorer des problématiques et des sujets universels : « Le concept ou, plus exactement parlant, une partie du concept de déterritorialisation s'applique aussi à d'autres objets, dont l'écriture en l'occurrence » (*Ibid*. p. 178).

D'ailleurs, dans le roman *Dis-moi pour qui j'existe ?*, la *déterritorialisation* prend forme à travers la plume de l'auteur, par le recours à la correspondance épistolaire, parmi d'autres moyens, entre le protagoniste et sa fille, qui fonctionne comme un vecteur d'universalité, touchant à des expériences humaines collectives. Cela rend possible l'exploration des

thèmes universels, qui résonnent avec des enjeux globaux comme le voyage exilique, la quête identitaire, la recherche de sens, etc. En transmettant sa culture et son savoir ancestral à Béa, le narrateur s'adresse aussi aux lecteurs en partageant, avec eux, des bribes de sa vie. Cela leur permet, d'une certaine manière, de s'identifier à travers les réflexions et les expériences du protagoniste, où le passage du particulier au général offre au roman une dimension universelle. De cette manière, le « je » autofictionnel se transforme en un « je » universel, où l'écriture *déterritorialisante* de l'auteur transforme le roman en un espace hybride et sans frontières, ayant pour point de départ son pays d'origine, Djibouti. En fait, ce lieu réel fictionnalisé lui sert de point d'ancrage pour mettre en œuvre et faire découvrir son univers, mais aussi de raconter le monde selon sa vision. À ce sujet, le romancier écrit :

> *J'avais effectivement […] ce souci de dire le monde : pour moi, c'était à partir de Djibouti, mon lieu d'ancrage, ma source, mon Tout-Monde. […] on pouvait dire le monde à partir depuis n'importe quel lieu, même le plus minuscule […]. Tout lieu était habitable poétiquement et tout lieu était fécondable, digne d'être porté poétiquement. Ce souci de dire le monde qui m'habitait, il allait de pair avec le fait que mon monde n'était pas connu […]*. (Bertho, Chavoz, 2019).

D'ailleurs, l'un des souvenirs d'enfance d'Aden racontés à sa fille et relatifs à Djibouti est la bibliothèque à laquelle se rendait le personnage principal pour emprunter des livres, puisque « […] à la maison, il n'y avait pas de livres. Pas de livres et donc pas de lecture », (Waberi, 2022 : 161) dit-il. Ces derniers lui permettent, non seulement, de voyager symboliquement à travers les histoires, mais aussi d'échapper à la souffrance causée par le handicap, une souffrance tant morale que physique : « La lecture est entrée comme ça dans ma vie, par défi, par effraction » (*Ibid*. p. 161). De ce fait, l'évocation du voyage inscrit le roman d'Abdourahman Waberi dans une dimension de plus en plus globalisée, ou mieux une littérature-monde (Le Bris, Rouaud, 2007 : 342), dépassant les frontières personnelles et locales et allant d'un « je » autofictionnel vers un « je » universel.

D'ailleurs, au-delà des thèmes universels explorés par l'auteur, le récit *Dis-moi pour qui j'existe ?* fourmille de sources culturelles qui inspirent l'auteur en *déterritorialisant* sa plume. À ce stade de la réflexion, le titre du roman mérite notre attention. En fait, le narrateur – qui se sent responsable

génétiquement d'une maladie auto-immune de Béa – tente désespérément de chercher des réponses, sur le web, à une question existentielle et philosophique qui le préoccupe, en attendant le résultat du diagnostic et un éventuel traitement médical. Il tente par-là de lui sauver la vie, puisque « Le fantasme de la mort de sa fille le hante […] » (Bebey, 2022). En fait, Aden recourt à une chanson de Joe Dassin, dont les paroles lancinantes scandent le récit et fonctionne comme une *ritournelle*, pour reprendre un concept deleuzien : « Et si tu n'existais pas, dis-moi pourquoi j'existerais ? » (Waberi, 2022 : 06), « Il y a une chanson en particulier qui m'a accompagné des décennies. Les paroles de Joe Dassin dans sa célèbre chanson *Et si tu n'existais pas* ont égayé mon adolescence » (*Ibid*. p. 96), « Et si tu n'existais pas, Dis-moi pourquoi j'existerais ? Pour traîner dans un monde sans toi. Sans espoirs et sans regrets […] » (*Ibid*. p. 97). De ce fait, les mots semblent être une alternative réconfortante, procurant au protagoniste un apaisement et un pouvoir de guérison symbolique de la maladie de sa fille. Ils agissent comme un outil thérapeutique pour panser les maux et estomper le mal. Ils exercent aussi un pouvoir exorcisant en libérant Aden de son angoisse par un effet cathartique, mais aussi en transformant le récit en un « roman-talisman » et en l'inscrivant ainsi dans une perspective de littérature-pansement : « Son arme – le seul rempart qu'il connaisse – sera l'écriture, afin de transmettre à sa fille, faute de nouveaux gènes, des mots régénérants » (Bebey, 2022). La littérature-pansement offre aux lecteurs la possibilité de réparer et de guérir leurs blessures intérieures grâce aux mots. C'est pourquoi le roman, grâce au lien épistolaire entre Aden et Béa qui se tisse au fil de leurs échanges et qui structure la trame narrative, devient un espace de dialogue et de réconciliation avec soi-même et avec les autres pour penser le monde : « Elle (l'écriture) leur (Aden et Béa) offre un espace pour se libérer des pesanteurs, agissant comme un remède, un secours […]. Ainsi, par moments, il (Aden) s'autorise à des réflexions, regroupées dans des notes : sur la société américaine contemporaine, sur la science médicale, etc… » (Condé, 2022).

Cependant, il existe d'autres références culturelles, notamment littéraires, mythologiques, historiques et religieuses, auxquelles recourt Abdourahman Waberi : il est impossible de toutes les mentionner. Ces références intemporelles – issues de différents lieux, époques et

cultures – témoignent de la complexité et de l'universalité de son œuvre. Elles servent à introduire les lecteurs dans des labyrinthes narratifs et à les faire voyager dans un monde autofictionnel et universel, mêlant réalité et fiction. Elles permettent de relier trois continents, l'Afrique, l'Europe et l'Amérique, ce qui reflète la richesse du parcours du romancier à l'identité multiple. Cela confirme aussi son statut d'écrivain-monde ; il est né à Djibouti et a vécu et enseigné en France et aux États-Unis. D'ailleurs, il refuse de se laisser enfermer dans des catégories réductrices, en transcendant les frontières géographiques et culturelles locales et en se démarquant, grâce à son écriture hybride et *déterritorialisante*, de certains écrivains. Pour cela, il adopte une approche globale et « nomade » qui se nourrit de multiples cultures, ce qui lui permet de revendiquer une identité littéraire multiple, ouverte et universelle, qui échappe à tout catalogage : « J'avais effectivement […] ce souci de dire le monde […] », confirme l'auteur (Bertho, Chavoz, 2019).

Conclusion

L'analyse du roman *Dis-moi pour qui j'existe ?* nous permet de constater que la construction du « je » autofictionnel est lié à une interrogation posée par une fillette à son père sur son handicap, mais aussi à un évènement catalyseur, celui de la maladie de Béa et la relation surtout épistolaire et profonde qui se tisse entre les deux personnages. Ces deux éléments déclencheurs dévoilent la quête de sens de l'auteur, marquée par un voyage exilique, à travers une écriture *reterritorialisante*, en le replongeant, à travers ses souvenirs, dans le Djibouti colonial et post-colonial. L'utilisation de la première personne renforce la dimension personnelle et subjective du récit, en brouillant les frontières réelles et fictives.

Par ailleurs, l'écriture *déterritorialisante*, riche et complexe du romancier, qui prend forme par le biais des histoires racontées par Aden à sa fille, transcende les frontières géographiques et locales, transformant le « je » autofictionnel en un « je » universel. Cela reflète le riche parcours du romancier, inscrivant son expérience individuelle dans une dimension plus large et collective et confirmant son statut d'écrivain-monde, dont les

préoccupations résonnent avec des enjeux globaux et mettent en valeur l'universalité de ses questionnements.

En s'ouvrant sur une dimension universelle, le roman d'Abdourahman Waberi dépasse le simple cadre de l'autobiographie romancée pour se transformer en un espace de dialogue entre le personnel et le collectif. Participant à une forme de littérature-pansement, croisant réalité et fiction, ce récit-talisman devient un espace de guérison symbolique, mais aussi une forme de réconciliation intérieure.

Bibliographie

Antonioli, A. 2012. *Géophilosophie de Deleuze et Guattari*. Paris : L'Harmattan.

Bebey. K. 2022. « "Dis-moi pour qui j'existe ?", le roman-talisman d'Abdourahman Waberi pour sauver sa fille ». [En ligne] : https://urls.fr/MHQuFw [consulté le 15 juillet 2025].

Bertho, E., Chavoz, N. « Entretien avec Abdourahman Waberi (17/09/2016) ». *Fabula / Les colloques, Afriques transversales*. [En ligne] : https://www.fabula.org/colloques/document6346.php [consulté le 01 juillet 2025].

Condé, F. D. 2022. « Waberi : l'écriture comme pansement ». [En ligne] : https://africultures.com/waberi-lecriture-comme-pansement/ [consulté le 04 juillet 2025].

Deleuze, D., Guattari, F. 1980. *Mille Plateaux – Capitalisme et schizophrénie 2*. Paris : Les Éditions de Minuit.

Deleuze, D. Parnet. C. 1996. *Dialogues*. Paris : Flammarion.

Le Bris, M., Rouaud, J. 2007. *Pour une littérature-monde*. Paris : Gallimard.

Mbaye, N. 2020. « Pourquoi tu danses quand tu marches ? – Abdourahman A. Waberi ». [En ligne] : https://lacenelitteraire.com/pourquoi-tu-danses-quand-tu-marches-abdourahman-a-waberi/ [consulté le 24 juillet 2025].

So, E. 2023. « Les stades de développement chez l'enfant selon Piaget, Wallon et Freud ». [En ligne] : https://orthophonie.fr/stades-developpement-enfant-piaget-wallon-freud/ [consulté le 25 juillet 2025].

Waberi, A. 2022. *Dis-moi pour qui j'existe ?* Paris : Jean-Claude Lattès.

Yongda, Y. 2011. « Déterritorialisation et reterritorialisation de l'écriture ». *Synergies Espagne*, n°4, p. 177-184. [En ligne] : https://gerflint.fr/Base/Espagne4/yin.pdf [consulté le 30 juin 2025].

GERFLINT

© *Synergies Algérie*, nº 33, Année 2025.
Revue du GERFLINT
https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb42690100x
Bibliothèque nationale de France - Décembre 2025 -

https://gerflint.com
https://gerflint.com/synergies-algerie

